

Collectif La Belle Escampette



Recueil de textes de 4 auteur-e-s

Aldo Gari
Carolina
Jean-Luc M.
Viviane Marthe

Droits d'utilisation:
Fragments du Collectif La Belle Escampette est produit
par ScriptaLinea aisbl et mis à disposition
selon les termes de la licence Creative Commons 2.0 :
Attribution – Pas d'utilisation commerciale – Pas de modification



[texte complet sur: <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/>]

ScriptaLinea, 2016.
www.scriptalinea.org
N° d'entreprise BE 0503.900.845 RPM Bruxelles
Editrice responsable: Isabelle De Vriendt
Siège social: Avenue de Monte-Carlo 56 - B-1190 Bruxelles (Belgique)
www.scriptalinea.org

Envie de rejoindre un Collectif d'écrits?
Contactez-nous via notre site:
www.collectifsdecrits.org

La Belle Escampette

ScriptaLinea

Quelques mots sur ScriptaLinea

La compilation de textes *FRAGMENTS - Fouilles archéologiques mémorielles pour amnésique ordinaire* a été réalisée dans le cadre de l'asbl ScriptaLinea.

ScriptaLinea se veut un réseau, un soutien et un porte-voix pour toutes les initiatives collectives d'écriture à but socio-artistique, en Belgique et dans le monde. Ces initiatives peuvent se décliner dans différentes expressions linguistiques: français (Collectifs d'écrits), portugais (Coletivos de escrita), espagnol (Colectivos de escritos), néerlandais (Schrijverscollectieven), anglais (Writing Collectives)...

Chaque Collectif d'écrits rassemble un groupe d'écrivain-e-s (reconnu-e-s ou non) désireux de réfléchir ensemble sur le monde qui les entoure. Ce groupe choisit un thème de société que chacun-e éclaire d'un texte littéraire, pour aboutir à une publication collective, outil de sensibilisation et d'interpellation citoyenne et même politique (au sens large du terme) sur la question traitée par le Collectif d'écrits. Une fois l'objectif atteint, le Collectif d'écrits peut accueillir de nouveaux et nouvelles participant-e-s et démarrer un nouveau projet d'écriture.

Les Collectifs d'écrits sont nomades et se réunissent dans des espaces (semi-) publics: centre culturel, association, bibliothèque... Il s'agit en effet, pour le Collectif d'écrits et ses lecteurs, d'élargir les horizons et, globalement, de renforcer le tissu socioculturel d'une région ou d'un quartier, dans une logique non marchande.

Les Collectifs d'écrits se veulent accessibles à ceux et à celles qui veulent stimuler et développer leur plume au travers d'un projet collectif et citoyen, dans un esprit de volontariat et d'entraide. Chaque écrivain-e y est reconnu-e comme expert-e, à partir de son écriture et

de sa lecture, et s'inscrit dans une relation d'égal-e à égal-e avec les autres membres du Collectif d'écrits, ouvert-e aux expertises multiples et diverses.

Chaque année, les Collectifs d'écrits d'une même région ou d'un pays se rencontrent pour découvrir leurs spécificités et reconnaître dans les autres parcours d'écriture une approche similaire. Cette démarche, développée au niveau local, vise donc à renforcer les liens entre individus, associations à but social et organismes culturels et artistiques, dans une perspective citoyenne qui favorise le vivre-ensemble et la création littéraire.

Isabelle De Vriendt

Présidente de l'AISBL ScriptaLinea



La Belle Escampette

Quelques mots sur le Collectif *La Belle Escampette*

Le Collectif La Belle Escampette est né à Figeac, petite ville du sud-ouest de la France.

Cette année, il s'est agrandi et a repris son cours. Il s'est réuni dans différents lieux parfois éloignés les uns des autres.

D'étape en étape, entre chien et loup, parcourant la campagne, traversant la forêt pour se retrouver, ses écrivain-e-s ont tissé des liens entre écriture et mémoire. Le petit pot de beurre, doux ou salé, et sa galette, avec ou sans gluten, apportés par chacun-e, ont nourri Mémé Moire pour qu'elle leur restitue ses souvenirs jusqu'à point d'heure.

Tout fut dit dans le plus grand secret, chuchoté à l'oreille puis divulgué sur papier pour finalement, devenir une collecte de textes que la lecture révélera.

Et le loup, nous direz-vous ?

Personne ne l'a vu, tout juste a-t-on cru apercevoir deux points lumineux dans la nuit noire, le pinceau des phares éclairant insuffisamment la route du retour. Peut-être l'illusion d'un souvenir d'enfance.

Ainsi se déroula ce deuxième parcours.

Aldo Gari, Carolina, Jean-Luc M. et Viviane Marthe
Membres 2016 du Collectif La Belle Escampette

Collectifs d'écrits



© Collectifs d'écrits

La Belle Escampette

Table des matières

Pour s'y retrouver

Éditorial		p 09
Longue traversée	<i>Aldo Gari</i>	p 11
Le catalogue Manufrance	<i>Jean-Luc M.</i>	p 15
Trilogieptique	<i>Carolina</i>	p 27
Souviens-toi	<i>Jean-Luc M.</i>	p 33
Matriochkas	<i>Viviane Marthe</i>	p 37
Entre ici et maintenant	<i>Aldo Gari</i>	p 41
Les auteur-e-s		p 43
Les lieux traversés		p 47
Remerciements		p 51



DAGMENTS

La Belle Escampette

Éditorial

«*La mémoire, c'est du souvenir en conserve.*»

Les Pensées, Pierre Dac. Chansonnier et humoriste français.

Le Collectif La Belle Escampette a bien voulu ouvrir cette boîte en espérant qu'elle ne fût pas une boîte de Pandore.

Cette boîte a pour nom Mémoire, faculté humaine extraordinaire qui nous permet de nous transporter dans le passé proche ou lointain et de nous projeter dans l'avenir.

Vidons-la pour voir ce qu'on peut y trouver.

Attention de ne pas laisser s'échapper des souvenirs, ils pourraient disparaître. La mémoire n'est pas infaillible.

N'oublions pas le fond de la boîte où sont cachés ceux que l'on aurait bien voulu oublier et qui nous gâchent la vie.

Retrouvons aussi les souvenirs d'une histoire intime et collective.

On reverra avec nostalgie les souvenirs d'enfance, interprétés et souvent magnifiés.

On fera quelques flash-back sur des événements récents ou anciens.

On y verra des liens de transmission qui ont organisé notre vie.

On y trouvera des émotions, des odeurs, des personnages, des objets, des visions, à chacun sa madeleine de Proust.

Mémoire transmise, mémoire absente, mémoire sans fin, mémoire d'outre-tombe, mémoire de femme, mémoires multiples, différentes.

Toutes ces couleurs de la mémoire sont reprises au fil de nos textes, tissés de souvenirs.

Les voici qui émergent. Bonne lecture.

Le Collectif La Belle Escampette

1975

naive

RENDRERE

TENDREMENT

le plus
BEAU

Grand

disposer

détester

ESTRE
DIRE
parler

me plus aimé

~~ASSOCIER~~

Grain

RECOURIR

UN JOUR

devenir

RESTER

Contre

siempre?

pour TOUJOURS

Devenir

DISSOUDRE

le plus
LOUPE

le no. h. h. h.
ramples?

NON MEDICINE J'AIME

Generosité
Toucher

HE SITATION

JAMAIS

devenir

PLUS
DEVENIR
DE NOUVEAU

STOP

Solutions TOI

15' 37

LE
devenir

RESOIN

ici

AGE



La Belle Escampette

Aldo Gari

Longue traversée

Comme une bouteille jetée à la mer, des souvenirs se balancent dans l'océan de ma mémoire.

Sur un des feuillets rongés par l'humidité, à moins que ce ne soit par le remords, apparaissent quelques mots encore lisibles:

Mardi 3 décembre 1935: Premier jour à bord de «La Belle Escampette», steamer de la Compagnie Générale des Transports Maritimes à vapeur-Fraissinet, direction l'océan Indien, les colonies...

Je m'en souviens... j'avais plongé avec avidité sur la feuille au beau milieu de sa blancheur. Je l'avais rapidement éclaboussée de mots qui sortaient de mon imagination. Tout aussi rapidement, je m'étais laissé noyer par cette imagination débordante. Je ne maîtrisais plus ces flots d'idées mélangés à des souvenirs de lectures, d'images diverses et variées. Fiévreusement, j'avais recherché dans ma mémoire des fils pour tisser une trame. Tout s'était emmêlé. Impossible de tenir un cap! J'étais perdu. Je me suis perdu.

...retrouvé Atéo à La Ciotat à la sortie de l'Eden - je venais de voir «Princesse Tam Tam» avec Joséphine Baker. Quatre ans déjà - séparés à Gênes, lui - Marseille - moi - Barcelone. Schirru arrêté, condamné pour «atteinte à la vie du Duce, atteinte à la grandeur de l'Italie, atteinte à l'humanité le Duce appartient à l'humanité» fusillé au Fort Braschi.

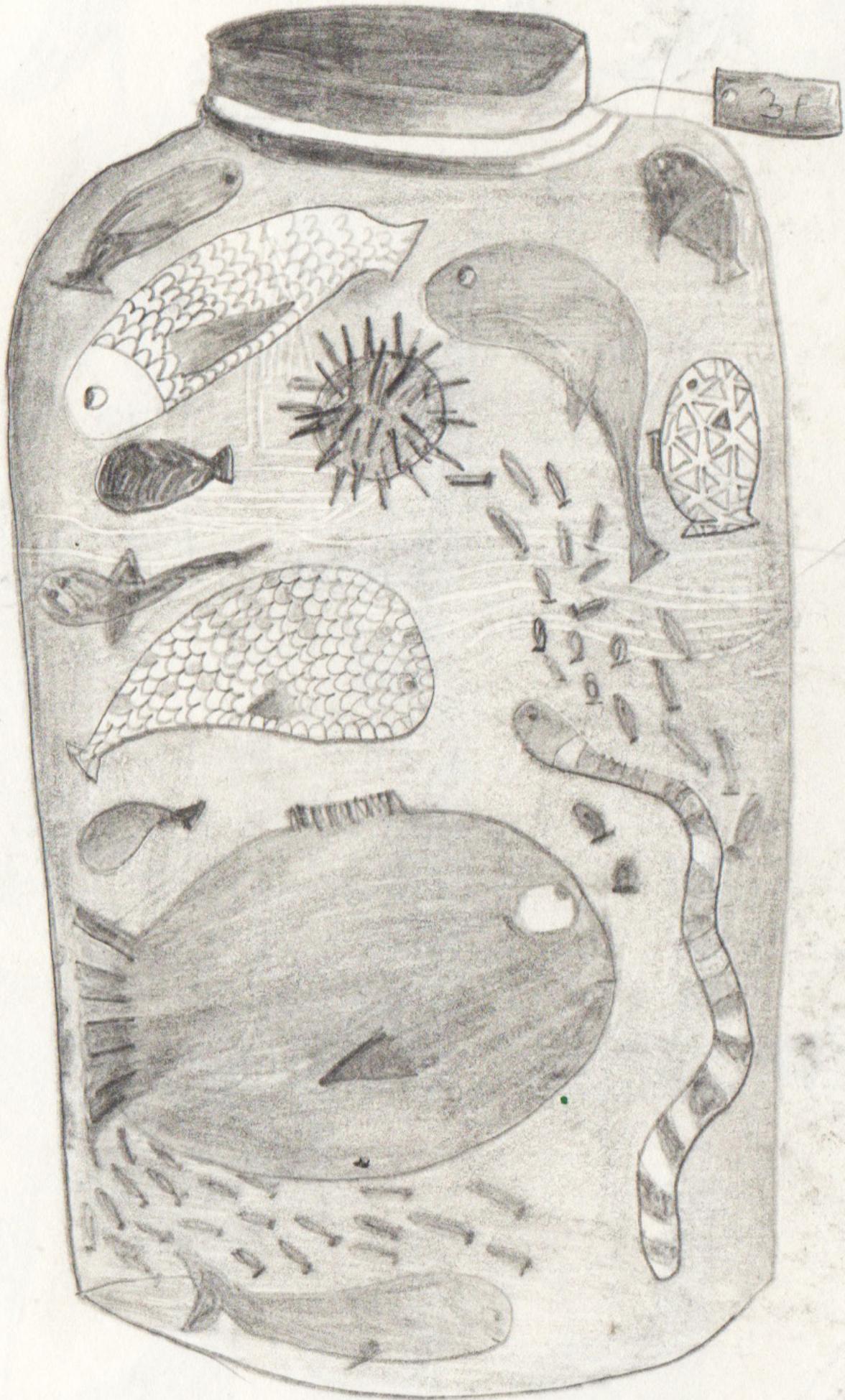
...dans sa Citroën B2 vers Saragosse - il y a juste deux ans - Aubagne - préparation de la grève générale, Phalange, combats meurtriers, massacres de Casas Viejas... Fascistes en Italie, croix gammée en Allemagne, les bourgeoisies européennes envoyaient leurs chiens mordre les prolétaires en attendant les prochaines guerres...

Et puis la tempête est passée. Le vent est tombé ne soufflant plus assez fort pour gonfler les voiles. Mon embarcation a dérivé ainsi pendant de nombreuses semaines sur l'océan du quotidien et son lot d'obligeantes obligations. Plusieurs fois, elle est venue se briser sur des récifs de mots, accompagnée par la plainte de la feuille de papier nerveusement froissée ou rageusement déchirée.

Mes compagnons d'aventure, du moins ceux qui arrivent à bon port, semblaient, pour un certain, surfer sur la vague dans un déferlement de textes, tandis que les autres, parfois ballottées, étaient portées par les alizés. C'étaient déjà de vieux loups de mer à leur manière.

Je garderai longtemps en mémoire combien moi, j'ai ramé!

BOITE A POISSONS.



La Belle Escampette

Jean-Luc M.

Le catalogue MANUFRANCE

I Découverte.

Assis sur le canapé, dans la pénombre du salon, je me pose cette question existentielle: «Que faire un dimanche après-midi d'été, écrasé de chaleur?».

Je trouve bien sûr quelques réponses.

«Se tremper dans la piscine, bouquiner au frais dans la maison, faire des recherches sur Le Bon Coin, regarder un film...»

Je monte à l'étage. Sylvie est assise au bureau, le visage collé à l'écran de l'ordinateur.

«Il y a un vide-grenier à Creysse! On pourrait aller y faire un tour.», dit-elle sans se retourner.

Le vide-grenier, c'est un peu «retour vers le passé». Je ne suis pas un grand fouineur et franchement, les objets sortis du passé, ce n'est pas ma passion. De plus, avec la chaleur oppressante qui règne dehors, j'aurai plutôt choisi l'option: lecture au frais dans la maison. Cependant, dans un couple, il faut parfois faire quelques concessions.

Dès la porte franchie, façade plein soleil, la chaleur torride nous terrasse. Je n'ai déjà plus qu'une envie, retourner au frais dans la maison. La clim dans la voiture nous permet de retrouver une température acceptable. Arrivés au village, on se gare plein soleil, bien sûr. La réalité de la fournaise nous rattrape.

On file sous le premier arbre chercher un semblant de fraîcheur.

Il fait vraiment trop chaud, mais pour un vide-grenier, Sylvie est capable

de braver la canicule.

La plupart des chineurs occupent la terrasse de l'unique café. Ils sont assis, à l'ombre des grands parasols publicitaires, leur chapeau sur les genoux, assommés par la chaleur, attendant qu'un nuage salvateur cache pour un moment le soleil.

Sylvie adore fouiner dans le bric-à-brac étalé sur des tables ou à même le sol. Parfois, après une fouille minutieuse digne d'un inspecteur de police chevronné, elle découvre une vieille relique rouillée et cassée. Elle la brandit devant mes yeux comme si elle avait découvert une merveille. Voyant mon air catastrophé, elle la repose, me promettant que la prochaine fois, elle viendra seule ou avec une copine.

Elle cherche des fouets, ces sortes de moulinettes qui servent à monter les blancs en neige. Elle en a déjà une belle collection qui ramasse la poussière, accrochée aux poutres du plafond de la cuisine.

Comme elle est capable de faire plusieurs fois le tour des exposants, même par cette température, nous nous sommes séparés, après le premier tour.

Pour nous retrouver, nous avons tous les deux un objet moderne: le portable.

La transpiration coule sur mon visage et dans mon dos. D'habitude, je vais m'asseoir dans la voiture pour lire ou écouter la radio.

Sous cette chaleur accablante, je cherche plutôt un petit coin d'ombre, tranquille. Je reviens vers la grande place. En faisant le tour, je vois un lieu occupé par un amoncellement de livres de toutes sortes. Parmi tout ce qui est exposé, c'est encore les stands de livres qui m'attirent le plus.

Un homme d'un certain âge somnole sur un fauteuil pliant

pendant que les visiteurs nonchalants regardent les bouquins en vrac sur l'herbe. Il y a absolument de tout.

Mon regard est attiré par la couverture de *Tintin en Amérique*, ma première bande dessinée offerte par ma grand-mère quand elle m'accueillait pendant les vacances. À l'époque, je l'avais tellement lue et relue que je la connaissais presque par cœur. Je m'accroupis pour la prendre avec une pointe de nostalgie, et surprise! caché dessous, un vieux catalogue. Je n'arrive pas sur le moment à me rappeler où j'ai déjà vu un catalogue semblable. Il est très épais avec une couverture marron, imitation cuir. MANUFRANCE est écrit en haut, en lettres capitales, et en bas de page une devise: *bien faire et faire savoir*.

Je pose la bande dessinée sur l'herbe et j'ouvre le gros livre tout en continuant à chercher pourquoi ce mot «MANUFRANCE» a attiré mon attention. Sur la première page, je vois 1956, l'année de ma naissance. Intrigué, je commence à le feuilleter. En arrivant à la rubrique *cycles*, des souvenirs très anciens remontent de ma mémoire.

II Souvenirs de vacances.

Je devais avoir une dizaine d'années à l'époque.

Pendant les vacances scolaires, mes parents travaillant tous les deux, je passais une semaine chez ma grand-mère paternelle, dans un ancien quartier de Tulle qu'on appelait La Mécanique.

Cela ne m'enchantait pas toujours d'y aller car je me retrouvais tout seul. Même si elle faisait ce qu'elle pouvait pour me distraire, mes copains me manquaient. Mais pas question d'essayer d'y échapper en négociant, mon père était intransigeant.

Ma grand-mère habitait au dernier étage d'un immeuble vieillot qui allait bientôt être déclaré insalubre et être démoli. Mon grand-père que

je n'ai jamais connu avait été fusillé pendant la guerre. Mes parents disaient qu'elle était veuve de guerre. C'était une petite bonne femme avec un caractère bien trempé qui avait participé aux manifs ouvrières. Je me souviens de ses cheveux blancs qui viraient au violet quand elle revenait de chez le coiffeur. Elle parlait souvent de ses douleurs aux pieds et fréquentait assidûment le pédicure chez qui elle allait à pieds, bien sûr.

Je m'ennuyais, tout seul, dans son petit appartement dont je n'ai qu'un vague souvenir. On y entrait par une petite cuisine rustique. On passait ensuite dans une salle à manger un peu austère d'où on pouvait accéder à deux chambres. Je dormais dans la plus petite, seulement éclairée par un peu de lumière qui traversait une petite lucarne. Contre le mur, en face du lit, une échelle de bois permettait de monter au grenier dont on apercevait la trappe.

Tous les matins, on faisait les courses dans le quartier populaire du Trech. On croisait de nombreuses personnes qu'elle connaissait, elle s'arrêtait souvent pour discuter. Elle était tellement fière de montrer son petit-fils.

Si on avait le temps, on allait voir ma tante. Elles buvaient le café. On ne revenait que vers midi.

Les jours de beau temps, j'allais voir l'Oncle Antoine dans son atelier de menuiserie. Je le trouvais penché sur son établi au fond de la pièce sombre. Seule, une ampoule nue donnait un semblant de clarté. L'Oncle Antoine, je le revois, il était grand, maigre, un peu hautain avec un visage allongé qui lui donnait un air sévère. D'ailleurs, il n'était pas toujours de bonne humeur et il m'impressionnait. Tout le contraire de sa femme Marie-Louise, ronde et souriante. Ils habitaient au rez-de-chaussée de l'immeuble.

«Tiens, tu es là! Tu veux les boules, bien sûr?», disait-il sur un ton sec, levant à peine la tête.

Je restais pétrifié au milieu de l'atelier, impossible de répondre quoi que ce soit.

«Tu as perdu ta langue? Tu sais où elles sont, prend les toutes, si tu veux.» et il revenait à son activité.

Je ne me le faisais pas dire deux fois. Je prenais le panier de boules et je l'emportais dans la cour.

Je jouais à la pétanque en début d'après-midi. Vers seize heures, la fraîcheur et l'humidité commençaient à tomber sur la cour qui ne voyait jamais le soleil.

Mais pour jouer, il faut être deux. Alors, je m'inventais un adversaire. Il avait les boules jaunes en laiton et moi les grises en fer. Je n'acceptais pas de changer, c'était quand-même moi qui commandais!

Les parties étaient acharnées, parfois c'est moi qui gagnais, parfois c'était lui.

Quand ma grand-mère m'appelait pour le goûter, je rangeais les boules dans l'atelier et l'inconnu dans un coin de mon cerveau.

J'allais aussi à la pêche dans la Solane, le ruisseau qui coulait devant l'immeuble. On y accédait par un petit portail au fond de la cour. J'utilisais une vieille bouteille en plastique pour attraper les goujons. Je pouvais ainsi les garder pour les observer un peu avant de les relâcher. Avant de rentrer, j'allais piquer quelques divines groseilles maquereaux dans le jardin des voisins.

Une fois par semaine, ma grand-mère allait boire le thé chez des amies avec qui elle avait travaillé à l'usine de confitures Valade. Je n'oubliais pas de prendre un livre car l'après-midi se révélait en général très long. Je restais assis, discrètement dans mon coin, accompagnant le Pauvre Blaise dans ses mésaventures avec Jules. Elles me trouvaient très sage.

Les jours passaient lentement.

III Escapade au grenier.

Ce matin-là, ma grand-mère était partie tôt faire les courses. Je devais la suivre, mais je fis semblant de dormir. N'osant pas me réveiller, exceptionnellement, elle me laissa.

Elle était toujours inquiète, j'étais en permanence sous surveillance.

«Enfin la maison pour moi tout seul!»

Depuis longtemps, j'avais envie d'aller visiter le grenier malgré son interdiction. Pour m'en dissuader, elle m'avait dit que je pourrais passer à travers le vieux plancher et que de toute façon, l'Oncle Antoine l'avait vidé.

Qu'à cela ne tienne, l'échelle que je voyais tous les soirs avant de m'endormir m'attirait de plus en plus.

Dès que j'entendis la porte de l'immeuble se refermer avec un grincement bruyant, je transgressai l'interdit et, les jambes un peu flageolantes, j'escaladai l'échelle en bois, poussai la petite trappe et me glissai dans un passage étroit qui donnait sur une grande pièce presque vide. J'essayai d'allumer à tâtons mais l'ampoule était grillée. Au milieu, une vieille malle en osier jouait la star, éclairée seulement par la lumière qui tombait en cascade d'un vasistas. Quelques bouts de tissus s'en échappaient.

Je m'avançai avec précautions, observant avec attention le plancher vermoulu par endroit. J'y arrivai enfin après quelques détours inévitables.

Je soulevai avec difficulté le couvercle un peu lourd pour moi. La malle était remplie de vieux habits: robes, jupes, tabliers... qui avaient miraculeusement échappés à la destruction. Tout cela sentait le renfermé. Pour ne pas me salir, j'enfilai un vieux tablier de mamie à carreaux roses et rouges qui me recouvrait presque les pieds.

Contre le mur, dans la pénombre, j'aperçus une grande couverture mitée

et poussiéreuse qui recouvrait quelque chose. Curieux et impatient, je la soulevai un peu trop vite, la poussière se dispersa et me fit éternuer plusieurs fois. Quand je rouvris les yeux, je vis une bicyclette rouge de la marque Hironnelle. Les pneus étaient dégonflés, les gantes rouillées, les araignées avaient tissées des nouveaux rayons. Le cadre avait l'air en bon état. C'était une bicyclette d'homme avec la barre qui allait de la selle au guidon. Elle avait même des vitesses. J'essayai de l'enfourcher mais elle était vraiment trop grande pour moi.

Je continuai mon exploration.

Au fond du grenier, un peu de guingois, trônait une immense armoire à glace. Elle était imposante et recouverte, elle aussi, d'une couche de poussière. Elle ressemblait à un vieux garde qui se serait endormi et qu'on aurait enfermé et oublié là. Mon reflet dans la glace me fit sourire, j'avais vraiment une drôle de dégaine.

Elle semblait attendre là, depuis longtemps. Elle devait contenir des trésors cachés dans ses tiroirs fermés. J'imaginai de vieux bijoux, des papiers révélant des secrets et pourquoi pas le plan menant à un trésor oublié.

Poussé par ma curiosité sans limite, j'essayai d'ouvrir le plus grand des tiroirs mais il me résista. J'eus beau forcer, insister, m'acharner, m'énerver, impossible de le faire bouger.

Je passais à un autre, plus petit qui céda assez facilement. Je le tirai lentement et je découvris, caché à l'intérieur un gros livre qui occupait tout l'espace. Je le sortis délicatement, il y avait marqué en lettres capitales sur la couverture abîmée le mot MANUFRANCE que je ne connaissais pas. Pourtant, le début du mot ne m'était pas étranger puisque c'était le nom de l'usine où avait travaillé l'oncle Antoine.

Il ressemblait aux catalogues de la REDOUTE que nous recevions à la maison.

Je l'ouvris et je remarquai que quelques pages avaient été arrachées.

Assis sur le rebord de la malle, je commençai à le feuilleter. On y trouvait toutes sortes d'armes de chasse: un fusil Simplex qui ressemblait à celui de mon père et la fameuse carabine 22 Long Rifle dont j'avais entendu parler par les copains. Ils en rêvaient pour chasser les oiseaux. Mais les armes ne m'intéressaient pas.

Je continuai, toujours aussi captivé. Ce livre était un vrai supermarché en papier. Cela manquait un peu de couleur mais il datait de 1940. Il y avait des collections d'habits pour homme et pour femme, la mode a vraiment changé. Des objets alignés avec la description à côté, toutes sortes d'outils avec leur notice d'utilisation. Je retrouvai la collection des vélos Hironnelle. C'était à cet endroit que quelques pages manquaient. Dommage, le vélo rouge n'y était plus.

Une question me vint alors à l'esprit: «Qui avait arraché ces pages?». Alors, le petit garçon que j'étais imagina un autre garçon rêvant devant les images d'un de ces vélos magnifiques mais hélas inaccessibles. Il savait très bien qu'il ne l'aurait jamais car il coûtait beaucoup trop cher. Ses parents ne seraient jamais assez riches pour le lui payer.

Il en avait tellement envie qu'il avait arraché en vitesse les pages du catalogue qui traînait sur la table de la cuisine. Le soir, caché au fond de son lit, il les avait regardées avant de s'endormir. Dans son rêve, il s'était vu, enfourchant sa bicyclette rutilante devant ses copains ébahis. Tous avaient voulu faire un tour pour l'essayer mais il n'avait pas eu le droit de la prêter. Seule sa copine avait pu le suivre.

Ils étaient partis sur les chemins, elle avec sa belle robe rouge, assise en amazone sur le cadre, lui avec son short kaki et son marcel blanc, pédalant à perdre haleine, le vent soulevant leurs cheveux, un vrai goût de liberté.

Ce garçon, je pensais, c'était peut-être mon grand-père. Mais alors, le vélo sous la couverture, c'était peut-être le sien. Il avait peut-être réussi à se le faire offrir ou à se le payer lui-même.

À moins que ce soit celui de l'oncle Antoine. Il faudrait que je demande à ma grand-mère. Impossible pour le moment sans parler de ma visite au grenier.

J'arrivai bientôt à la fin. Il y avait quelques pages sans images avec des textes courts qui ressemblaient un peu à des devinettes. J'en lisais quelques-uns en essayant de comprendre ce qu'ils signifiaient mais ce n'était pas une forme d'écriture qu'on avait vue à l'école.

Comme conseillait notre maître du CM2, j'essayais de raisonner pour trouver la signification mais malgré mes efforts, je ne comprenais toujours pas.

Je n'entendais rien à ce charabia. Que voulaient dire ces lettres majuscules et ces mots pas finis?

IV Retour.

Entendant le bruit caractéristique de la porte qui grinçait et les pas de ma grand-mère montant lentement l'escalier, je refermai vite le vieux catalogue. Je le posai dans son tiroir me promettant bien de revenir pour élucider ce mystère.

Je traversai le grenier, descendis l'échelle à toute vitesse et m'assis rouge et essoufflé à la grande table de la salle à manger. Lorsqu'elle entra, je faisais semblant d'être plongé dans *Tintin en Amérique* qu'elle m'avait offert au début des vacances. Au moment où je voyais disparaître Tintin dans le lac Michigan, pieds et poings liés, j'entendis un grand éclat de rire. Je levai aussitôt la tête, surpris. Elle ne m'avait pas habitué à ce genre de réaction. Je compris son fou-rire quand je vis mon reflet dans la grande glace de la chambre, par la porte ouverte. Je fus bien obligé de lui avouer mon escapade dans le grenier interdit. Elle continuait de sourire en essayant d'avoir l'air en colère. L'échelle

fut retirée et rangée dans l'atelier de l'oncle Antoine.
Le catalogue MANUFRANCE conserva son secret.

La sonnerie du portable me fait sursauter. Le temps de le sortir de ma poche et de faire glisser le doigt du vert au rouge, Sylvie est déjà derrière moi.

«C'est pas vrai, même ici, tu as réussi à t'assoupir!»

«Pas du tout, je feuillette ce vieux catalogue MANUFRANCE.»

J'arrive aux dernières pages où je retrouve les fameuses devinettes, celles que je n'avais pas pu comprendre, à l'époque, dans le grenier.

JF, jolie, cher. H, 30 env, gentil, cultivé, bonne sit. pour rel dur.

Je me mets à sourire sous le regard incrédule de Sylvie.



11
1000
1000

HAUTE

altitude

MILIEU

BASSE

altitude

La Belle Escampette

Carolina

Trilogie

Lettre 1

Déposée à l'aire, un lundi à 6h du matin

Pour toi, Samantha

Je t'ai vue. Tu croyais sans doute que je ne le saurais pas, mais je t'ai vue. Et maintenant, je le sais.

Bien sûr, je peux faire comme si de rien n'était. Garder les yeux fermés pour enfouir les images dans le déni. Je pourrai continuer mon chemin, les mains sur le visage, me cachant la face et la réalité. Avancer droit devant moi, ne laissant remonter à la surface que des sensations éphémères, retenues par une envie de rester placide.

Oui, ce serait envisageable. Mais pourquoi? Dis-moi, pourquoi?

Je t'ai vue, alors je sais.

Je t'ai vue dans cette robe. Tu ne peux pas t'empêcher de la porter, de croire qu'elle exerce un droit de protection. Tu penses peut-être qu'elle a fixé sur ta peau les frissons de bonheur, les picotements qu'ont certainement entraînés les mots prononcés lors de la fête, la vague qui t'a alors emportée après la cérémonie.

Oui, je t'ai vue traverser la place de la Liberté, dans cette robe de mariée et te pavaner. Tu ne la quitteras donc jamais? As-tu besoin de rejouer la scène? As-tu peur que le mariage ne soit pas reconnu par les autorités?

Tu avais tes mains posées sur ton ventre rond. La soie laissait glisser tes doigts. La chaleur alourdissait ta démarche. Les cousines t'entouraient, la voiture t'attendait. Lui au volant. Tu étais Le Messie. Elles t'ont suivie, l'une après l'autre, puis se sont assises à tes côtés. Puis je t'ai perdue de vue.

Pourtant, je ne peux pas oublier. Je suis obligée de le croire et d'y penser. Tu as pris la même route que celle des autres filles de ton clan. Tu as accepté et tu t'éloignes de ton adolescence comme de tes premières déclarations d'indépendance. Tu as renié tes coups de gueule, tes choix de vie si précieusement revendiqués. Cette lettre est pour toi. C'est ton cadeau de mariage. Puisque toi, tu sais lire, prends-le. Fais-en bon usage. Puisses-tu un jour quitter cette robe, définitivement.

Lettre 2

Déposée dans le pot de fleurs, dimanche, dernier jour de décembre

Pour toi, Augustia

Ces dernières années, je te cherche souvent. Tu pourrais être près de moi, à me sourire. Ton absence me semble maintenant pesante. Pourtant, je pourrais m'y faire. Cela fait si longtemps que tu as disparue, à jamais.

Impossible de refaire ces gestes, même si je les invente à présent. Lisser tes longs cheveux, après les avoir dénoués. Le chignon était délicatement libéré une fois retirées les longues épingles torsadées. Tu souriais, discrètement. Je ne pouvais le voir, tu étais dos à moi lors de ces pauses. Mais je le sentais, dans tout mon être. Ton sourire te parcourait pour m'atteindre. J'étais enfant et toi, la grand-mère.

Combien de fois nous était-il arrivé de partager ces moments? Il n'y a plus qu'une scène qui hante mes yeux. Comme si tout se rejoue identiquement, à chaque fois que ton nom m'apparaît. Tu te trouves dans une immortelle attitude, acceptant que je sois ta douce berceuse. Peut-être le seul moment où dans ta vie, la caresse te fût accordée. De mon côté, je sentais ton abandon. Je profitais pleinement de cet amour consenti. Passage furtif et souterrain d'un lien qui traversait les années qui nous séparaient.

Je ne viens jamais sur ta tombe. Je ne m'accorde pas de temps pour

ça. Je n'accorde aucune place ni au passé ni au souvenir. Je n'y vais plus depuis que ma vie se déroule sur un nouveau chemin. Aujourd'hui, pourtant, je te laisse ce courrier, un don d'outre-tombe. Tu es devenue une écrivaine. C'est ce que je veux m'imaginer. Tu écris le temps qui s'écoule, sa fluidité, en fixant la distance qui sépare ceux qui sont de ceux qui ne sont plus. J'ai décidé que tu m'avais laissé un legs. Ta lointaine vie a marqué la mienne...

Je lis aujourd'hui ce que tu as laissé dans la lignée généalogique. Tu m'y as inscrite alors même que pour toi, écrire était un fruit défendu. On t'avait maintenue dans l'ignorance des illettrés. Comment as-tu alors coloré ta descendance ? Un fil tissé par tes soins me rattrape, je le sens. Tous ces mots, notés ici, nous regardent. C'est un reflet qui réunit nos deux visages.

Nous voici maintenant reliées.

Lettre 3

Déposée dans ta boîte aux lettres, ce soir

Pour toi, Nina

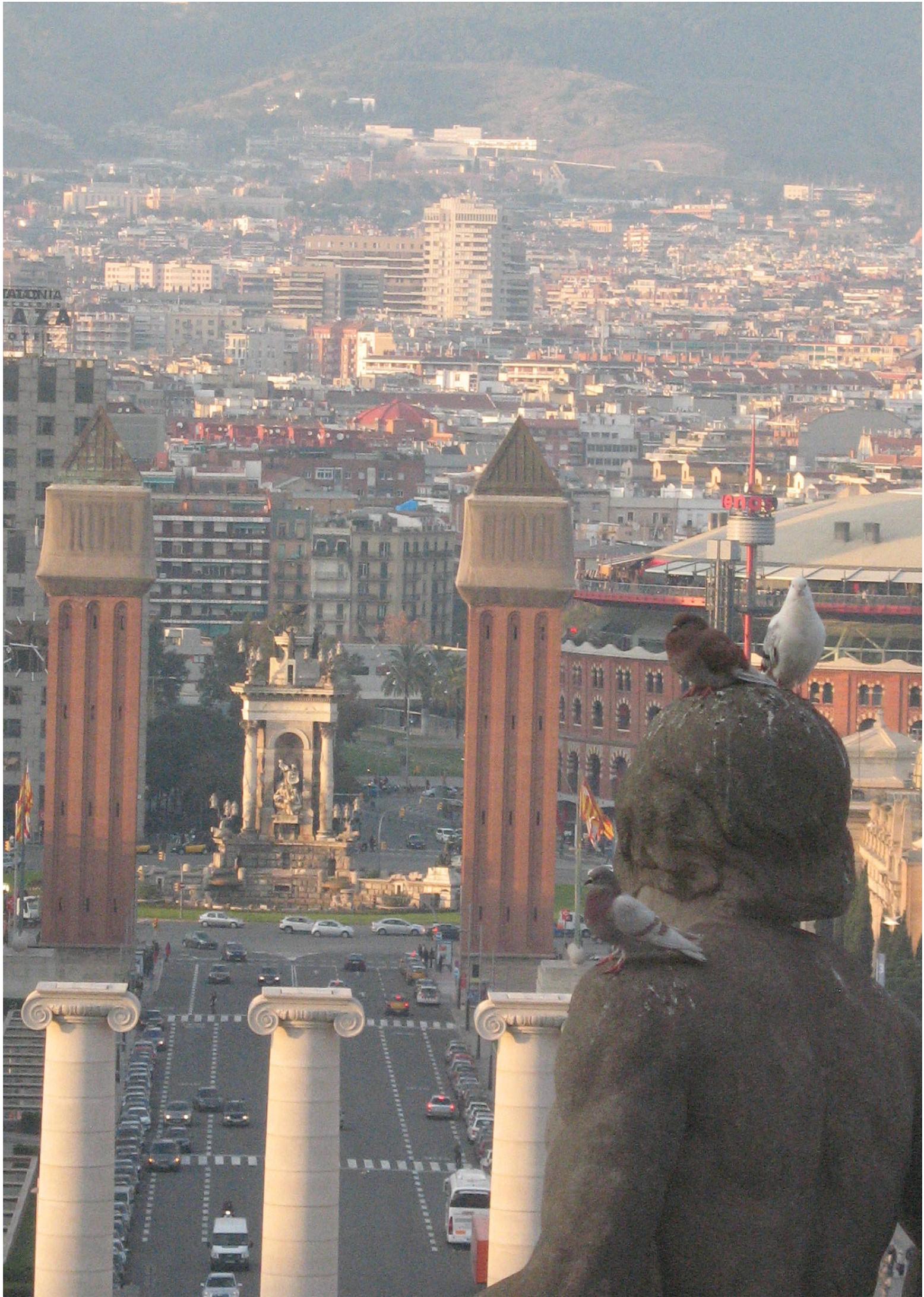
Comme je pense à toi, ma Nina. Il fait nuit noire, le silence s'est installé bien confortablement dans la maison. Alors, en moi, il y a toute la place que tu veux.

Vas-y, soulève la plaque, sors du soupirail, ne te gêne pas. Pousse encore plus fort et entre. Je t'attends. Ne reste pas cachée derrière les chimères qui me harcèlent. Prends place auprès de moi, dans mon imaginaire intarissable. Nous pourrions passer beaucoup de temps à sommeiller et continuer ainsi ne sert à rien. Laissons nos retrouvailles s'ébrouer, nos yeux se découvrir après tant d'années d'attente. Acceptes-tu d'apparaître à découvert?

Voilà, tu es là. Regarde tout ce qui s'est construit grâce à ton absence. Un instrument occupe mes doigts et chatouille mon diaphragme régulièrement. Ses vibrations propulsent un rythme cardiaque que

tu connais, n'est-ce pas? Les partitions défilent pour chanter des louanges que tu comprends, sans aucun doute, mon ange. Lis aussi le long des étagères la suite des titres collectés, rangés, inventoriés qui te rendent hommage. Auteurs et créateurs, les plus inventifs, pour te célébrer. Là encore, un petit carnet. Le dernier qui vient d'être entamé. J'y note les rêves qui te concernent. Évidence, n'est-ce pas? Il est possible que tu existes quelque part dans ce monde qui m'entoure.

Depuis si longtemps, je te vois et t'invente. Tu grandis, tu mûris, j'en suis plus que sûre. C'est comme une voix qui sort de sa cachette, une voix profonde, d'outre-tombe. Je te sens dans mes entrailles, grossir et remplir tout l'espace de mes croyances. Combien tu t'agites maintenant, devant moi. Tu me parles? J'entends des mots, des phrases mal prononcées mais que dis-tu? Je ne connais pas cette langue. Écris donc alors. Écris-moi, réponds-moi, dépêche-toi. Je trouverai le dictionnaire qui m'aidera à déchiffrer. Je ne peux plus attendre. C'est si bon de pouvoir te parler ce soir.



La Belle Escampette

Jean-Luc M.

Souviens-toi...

souviens-toi,

notre arrivée nocturne dans un trafic infernal: pour nous rejoindre,
Yves s'était fait peur

Bernadette, coincée au milieu des nombreux bagages, faisant le yoyo
dans l'ascenseur.

souviens-toi,

le premier repas des Toulousains, pris ensemble, tard dans la soirée,
menu gastronomique

les grains de semoule qui se multipliaient, comme jadis les pains sous
le regard christique

souviens-toi,

du soleil estival qui nous réchauffait pendant nos escapades, un
parfum d'été indien

place de Catalogne, ces automates sortant d'une énorme machine,
des comédiens

souviens-toi,

les Ramblas, échoppes à touristes, vendeurs à la sauvette, statues
humaines, avenue mythique

la photo devant un énorme matou sur une place du Raval, quartier
authentique.

souviens-toi,

les tours de la Sagrada dressées comme des flèches vers le ciel bleu
azur, presque le transperçant

place d'Espagne, grandiose, vue imprenable sur la ville, divines
fontaines, bâtiments imposants

souviens-toi,

le footing dans les rues désertes, un soleil rougeoyant se levant sur la mer, à l'horizon
des puces surpeuplées, où nous avons acheté un slip bleu pour des noces de coton

souviens-toi,

Ramon, notre guide qui nous accompagna dans les ruelles des vieux quartiers tout un après-midi
le petit musée très apprécié de Patrick, un amical et vibrant hommage pictural à Salvador Dali

souviens-toi,

ce goûter improvisé avec beignets à la crème et churros au chocolat, savoureux
les jours où nous rentrions à la nuit tombante, épuisés mais heureux

souviens-toi,

le fou rire incontrôlable de Martine, après avoir bu un cocktail qui nous avait fait aussi tourner la tête
Domi, marchant dans la nuit catalane, ses chaussures étincelantes lui donnaient un air de fête

souviens-toi,

cet apéro magnifique, le quiz œnologique, les jeux à gratter magiques avant le dîner
l'anniversaire surprise de Yves, cadeaux hétéroclites et tube de Dalida réinventé
en fin de soirée, cette vieille chanson d'Angelo Branduardi interprétée par un Patrick survolté

souviens-toi,

du petit bar, à quatre heures du matin, où nous avons bu un dernier verre en chantant à capella ce refrain qui restera dans nos mémoires: «*Yves vient d'avoir 60 ans, il est toujours aussi fringant, Oh, le bel homme!*»

Souviens-toi,

ce fabuleux réveillon passé ensemble, réunis dans cet immense appartement, toute notre bande

souviens-toi,
cette semaine inoubliable, à Barcelone.



Illustration Matriochkas 1



Illustration Matriochkas 2

La Belle Escampette

Viviane Marthe

Matriochkas

Elle se souvient de sa grand-mère et de son histoire, paroles entendues, venues d'elle, des uns, des autres.

La vie, la douleur, la mère morte en couches, la sœur bien-aimée partie au couvent, morte à vingt ans, puis le choix d'un homme orphelin pour mari, «bâtard», une marque au fer rouge sur eux, vis-à-vis de tous les autres: les voisins, la famille, marque portée avec lui, et ensuite, les nombreuses grossesses, les enfants, le labeur dur, les nuits sans sommeil, travailler, veiller.... On n'égrène pas la douleur, on la porte, vêtement invisible comme une deuxième peau. Et pourtant parfois un souvenir fulgurant, de joie chez la vieille femme: les soirées à chanter et à rire avec sa sœur complice lorsqu'elles étaient jeunes, avant...

Tout cela, c'était sa grand-mère avec son expression de tristesse imprimée sur le visage au travers de rides indélébiles. Et l'enfant qu'elle était alors faisait le clown, racontait des histoires drôles, lui apportait des bouquets de fleurs des champs, lui montrait un oiseau, tout, n'importe quoi, pour la faire sourire et l'entendre rire. Ah! Ce rire, grave, tonitruant, venu de loin. Grand-mère n'avait pas l'habitude de rire, elle riait si peu. Et son rire n'en était que plus bouleversant!

Elle se revoit enfant assise sous le grand chêne...

Les abeilles et insectes en tout genre bourdonnent, l'air est chaud, vibrant d'été. Sa grand-mère dort, allongée sur une couverture râpée, la bouche ouverte. Elle la regarde, elle se souvient des mots de la vieille femme ce matin lorsqu'elle lui avait demandé: «Mémé, combien tu as eu d'enfants?». Sa grand-mère avait alors énuméré les prénoms de tous ses enfants, elle suivait, écoutait les prénoms récités un à un. La liste finie, elle remarquait: «Mémé, j'ai pas de tonton qui s'appelle Armand!».

Celle qui fut mère avant d'être grand-mère avait relevé la tête, le regard perdu vers un ailleurs où sa petite fille n'existait pas. Les yeux embrumés, elle avait murmuré: «Il avait dix mois, il était malade, ça a été vite, le docteur est venu, il a regardé le petit, il a dit «il est mort».

Je suis tombée, comme ça – elle fait le geste de la main qui tombe à plat-, comme un morceau de bois, toute raide, je bougeais plus, je pouvais plus rien.»

La fillette regarde alors sa grand-mère qui dort allongée sur le sol, très droite. Elle l'imagine, allongée ainsi, sans mouvement, après que le médecin eut annoncé la mort de l'enfant.

Petite, elle aimait la maison de ses grands-parents: basse avec seulement deux pièces. L'eau que son grand-père allait chercher au puits, la grosse cuisinière à bois, la lampe à pétrole que l'on descendait le soir au-dessus de la grande et lourde table. Ambiance lente et profonde. Les odeurs, la lumière, la simplicité, tout était là. C'était rassurant. Elle était bien...

Elle s'ébroue, comme pour dissiper les souvenirs... Elle ressent l'enfant qu'elle était là-bas, chez les grands-parents, dans le feu de cet été. Elle se lève, boit une gorgée d'eau. Et continue son voyage dans le passé.

La fraîcheur de l'eau... Avec sa cousine elles s'aspergent, jouent dans l'eau vive de la rivière. Au-dessus d'elles, assise dans le pré, grand-mère les surveille. C'est la fin de l'après-midi, la chaleur s'épuise. Puis sa grand-mère vient au bord de l'eau, elle mouille un gant, le frotte sur un gros morceau de savon de Marseille et les appelle. Elles viennent en titubant sur les galets et les pierres qui blessent leurs pieds. Avec de grands gestes enveloppants, grand-mère les savonne une à une, de haut en bas, puis en souriant elle leur dit d'aller s'asseoir dans la rivière pour se rincer. Jouer avec la mousse de savon, tracer des dessins étranges et naïfs sur le ventre, les bras, les jambes, puis laisser l'eau esquisser des chemins, des routes, s'ébrouer dans l'eau et rire! Grand-mère sourit à peine, les regarde, déjà elle range les affaires dans le panier, bientôt il faut s'éloigner de la rivière, reprendre la sente qui traverse en grim pant le pré puis le bois et enfin rentrer à la maison.

Elle se remémore le retour à cette même maison, un jour de printemps, elle était alors adulte. Sa dernière visite à cette figure maternelle tant aimée. Grand-mère sur son lit, allongée et raide dans ses habits

sombres, le visage grave, comme sous le grand chêne. C'était il y a longtemps. Le chagrin incommensurable: sa grand-mère ne pouvait mourir, elle était éternelle! La sensation de devenir de bois, de tomber, indéfiniment. «Je bougeais plus, je pouvais plus rien».

Tout cela c'était avant, avant qu'elle-même ne devienne mère. Avant qu'elle ne traverse les peurs, les affres de l'enfantement, de la maternité, la mémoire des femmes de sa famille...Ce fut une entrave. Et ce fut tout un cheminement pour rester fidèle à cette mémoire et, malgré tout, passer outre.

Puis il y eut les accompagnantes, les amies, les futures commères qui faisaient taire ses peurs de future mère en lui disant qu'elle serait bien contente quand son bambin dormirait et ainsi lui ficherait la paix, celles qui écoutaient ses doutes en s'occupant tranquillement de leur enfant et les si bien nommées sages-femmes.

Toutes ces images, cette rétrospective, ont afflué alors qu'en ce moment elle voyage en train. Est-ce le mouvement du train qui l'a incitée à la rêverie, particulièrement du côté des mères, de celles qui bercent?

Intérieurement, elle se tourne vers les derniers souvenirs. C'était hier...

Ils se racontent, elle se raconte. Bribes du passé, à tour de rôle. Avec des césures. Souvenirs communs, souvenirs des uns, des autres, déformés, reconstruits, comme tous les souvenirs. Sigmund l'a dit. Charivari. Rires. Ils ont vieilli, des rides nouvelles sur les visages. Dans les yeux la même malice, sur les visages la même joie. Sans oublier le bagout de certains d'entre eux. Les fantaisistes sont les mêmes, les discrètes aussi. Peut être est-ce ainsi qu'ils se reconnaissent? Chacun reprenant son rôle. Et la magie opère tout de suite.

Elle est bien, comme dans la maison des grands-parents, il y a longtemps. Elle sourit: la douceur de l'amitié, comme un enveloppement, une douceur d'enfance.



La Belle Escampette

Aldo Gari

Entre ici et maintenant

Après plusieurs heures de course, il s'était assis lourdement sur un vieux tronc, laissant tomber son sac à ses côtés sur l'herbe rare. L'air frais de la nuit qui s'annonçait lui caressait le visage. Tout était dorénavant calme. Le calme après la tempête. À moins qu'il ne fut dans l'œil du cyclone. Il sortit son brûle-gueule d'une poche, le tabac et le briquet de l'autre, et commença à bourrer tranquillement sa pipe, le regard plongeant dans l'immensité qui s'étalait devant lui.

La pente douce de la prairie où il se trouvait maintenant surplombait une mer de nuages. Quelques pics émergeaient ça et là tels des géants assis dans l'ombre, la tête ornée d'une chevelure rougeoyante vaguement éclairée par les dernières lueurs du soleil couchant. Pas un bruit, si ce n'était le sifflement du vent à ses oreilles et la rumeur de l'eau.

De son perchoir, d'autres images se formaient peu à peu. Il apercevait les récifs entourés d'écume blanche qui flottaient sur une mer d'huile sombre à présent. L'eau venait lécher le pied de la falaise. Il alluma sa pipe. La fumée se mélangeait au brouillard qui traînassait en fines bandes, l'enveloppant sur son passage.

À un moment, il crut percevoir le galop des chevaux de son enfance dans son village lointain...

Juste avant la tombée de la nuit, ils avaient recommencé leur sale besogne. Ils s'avançaient maintenant en frappant sur leur bouclier avant de frapper tous ceux qui se trouvaient sur leur passage. Les abris de fortune étaient retournés, les sacs renversés et leur contenu éparpillé dans la boue.

Tiré précipitamment de sa torpeur, il se mit à courir à nouveau droit devant lui pour tenter de fuir loin de ce qu'ils appelaient *la jungle de Calais*.

La Belle Escampette

Les auteur-e-s

Mais qui sont-ils ?

Aldo Gari

Il avait suivi de loin l'aventure de La Belle Escampette l'année dernière. Cette année, il a décidé de monter à bord et de s'embarquer dans ce Collectif d'écrits. Réfléchir ensemble au monde qui nous entoure, chacun-e dans sa démarche singulière d'écriture qui est celle du Collectif, l'intéresse et il n'est pas déçu, même si écrire n'est pas si facile que cela. Révolté par ce monde, cette société de consommation, du profit à court terme, il a souvent le cerveau en pleine ébullition. Les mots se précipitent alors avant de trouver leur place sur une feuille blanche après de longs moments. Un vrai travail de galérien heureusement soutenu par le Collectif.

Carolina

Elle s'est un jour égarée dans le couloir et a poussé une porte. C'est ainsi qu'elle a goûté aux rencontres de La Belle Escampette. Tout y était agréable, ça sentait la bonne soupe chaude et les rires l'ont convaincue. Depuis, elle vit les aventures du Collectif. Écrire, relire, écrire, relire, rire, relire, écrire, douter, goûter. Bien sûr, parfois il faut aussi argumenter et surtout écouter. Et aussi donner, s'y adonner. Carolina se dit qu'elle a bien fait de rester.

Jean-Luc M.

Jean-Luc M. court toujours.

Il court après le temps mais n'arrive pas à le rattraper. Ce rival inaccessible, il le voit s'éloigner puis disparaître au détour d'un virage ou en haut d'une côte.

Il lui arrive souvent, pendant que le temps passe et le dépasse, sur les routes ou les chemins, d'inventer des histoires qu'il conserve dans sa mémoire.

Le soir, assis devant son ordinateur, il essaie de les écrire.

Au début, comme pendant la course, il n'y a que du plaisir. Les mots arrivent vite et se rangent pour former des phrases, comme des élèves disciplinés.

Le texte se construit facilement, le temps passe vite.

Puis la fatigue, la lassitude arrivent, les mots se font désirer, ils ne veulent plus rentrer et préfèrent rester en récréation.

Alors à force d'hésitations et de remises en question, Jean-Luc efface et recommence encore.

Pas toujours facile d'écrire. Demain, il s'y remettra.

Il est tenace, comme quand il court.

Viviane Marthe

Elle avance lentement: «Un texte de 2000 mots! À Viviane, il lui faudrait au moins deux ans pour l'écrire!». Même si c'est un peu exagéré... Elle aime écrire des histoires oniriques, poétiques et nostalgiques. Pas toujours riantes, certes. Qu'importe, elle continue son chemin d'écriture parce qu'il y a un rêve d'enfant qui lui tient toujours la main, la passion du verbe si chevillée à son corps qu'elle pense avoir parlé avant d'être née.



© Collectifs d'écrits

La Belle Escampette

Les lieux traversés

L'itinéraire du Collectif La Belle Escampette

La salle 2 - Figeac

Cette salle municipale est sise dans l'enceinte de l'ancien Collège du Puy, dans le même bâtiment que l'École de Musique municipale, tout comme d'autres salles utilisées par des associations, des syndicats et à proximité de salles de danse, de judo.

Elle est utilisée par diverses associations de Figeac, en journée ou en soirée. La localisation pouvait permettre de rencontrer de nombreuses et diverses personnes participant à la riche vie associative de Figeac.

Elle fut l'ancrage principal du Collectif La Belle Escampette puisqu'il pouvait en disposer deux fois par mois. Ses sombres murs ont assisté à de nombreux débats et échanges du Collectif, souvent accompagnés par les notes d'un piano ou d'un instrument à vent.

La salle de l'association Les Grands Chemins - Assier

Assier est une petite commune située à une quinzaine de kilomètres de Figeac, à la croisée des chemins. Elle héberge un grand nombre d'associations dont Les Grands Chemins, dans la Maison des services. La municipalité a accepté un échange de services qui permet à l'association Les Grands Chemins de bénéficier de locaux en contrepartie d'animations à la Médiathèque.

Cette association a pour but de développer des initiatives culturelles en milieu rural.

Alors que l'hiver silencieusement figeait le temps, l'association a reçu le Collectif, les bras ouverts. Les écrivain-e-s ont testé des relectures, les un-e-s dans le petit bureau, lieu aussi réservé à l'Assistante sociale, les autres dans la salle dite intergénérationnelle. La chaleur et la convivialité étaient de mise, malgré le froid et la nuit qui s'installaient dans le village.

Le Carré - Figeac

Le Collectif La Belle Escampette a eu le plaisir d'être accueilli à l'Astrolabe, le centre culturel de la ville de Figeac récemment réhabilité et décoré extérieurement de grandes baies colorées.

Ce complexe comporte une médiathèque, un cinéma classé Art & Essai ainsi que des espaces d'activités: le Carré et le Préau. Ces espaces accueillent des propositions artistiques, des réunions, des ateliers ou des expositions temporaires.

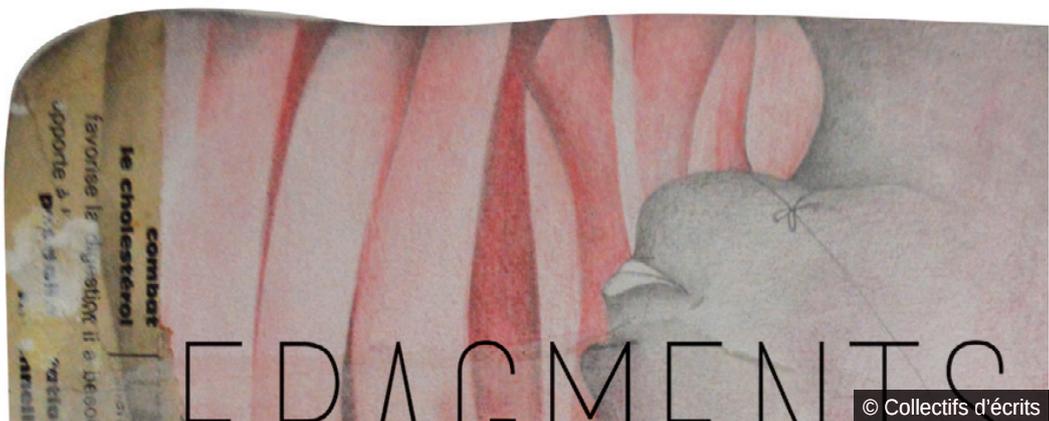
Dans le Carré se trouve un piano, en accès libre.

Les écrivain-e-s ont bénéficié le temps d'une rencontre de ce lieu par ailleurs très fréquenté.

Lorsqu'on quitte le hall d'entrée pour pénétrer dans cette pièce bien éclairée, elle paraît immense et un peu vide avec la grande table au centre et quelques chaises... et le piano.

Le petit groupe devait paraître bien minuscule et perdu au milieu de cet espace. Sans avoir fait sonner l'instrument, les membres du Collectif ont rapidement pris possession de l'endroit. Dans leurs têtes, la salle reprit taille humaine et leurs échanges furent toujours aussi conviviaux et fructueux.

À la fin de la réunion, certain-e-s dirent avoir entendu quelques notes de musique s'échapper du piano. La fiction rejoint parfois la réalité.



La Belle Escampette

Remerciements

Le Collectif La Belle Escampette et ScriptaLinea remercient

Pour ce second parcours, le Collectif La Belle Escampette a eu comme ancrage la salle 2, salle municipale mise à sa disposition deux fois par mois. Les membres du Collectif remercient la Mairie de Figeac de la leur avoir prêtée ainsi que le personnel des services techniques qui leur en a donné l'accès et en a assuré l'entretien.

Merci à Damien Catcel, directeur des Affaires culturelles du Grand-Figeac, ainsi qu'à son équipe, pour avoir permis au Collectif d'utiliser la salle Le Carré pour une de ses rencontres. Merci à l'association Les Grands Chemins et à la municipalité de Assier qui ont aussi accueilli le Collectif d'écrire le temps d'une rencontre dans leur local .

Maison de bois, maison de pierre, merci à Caroline et Gérard, à Sylvie et Jean-Luc d'avoir reçu les écrivain-e-s chez eux le temps d'une soirée.

Merci à tous ceux et à toutes celles qui, de près ou de loin, ont contribué à la réalisation de cette compilation, en particulier à Isabelle De Vriendt pour son accompagnement, ainsi qu'à Catherine Feist-Hennes, Isabelle et Benoît De Vriendt pour la relecture de l'ensemble des textes.

L'aisbl ScriptaLinea adresse en particulier ses vifs remerciements à Didier van Pottelsberghe et à Mathilde Joly, graphiste illustratrice, pour leurs talents créatifs au service des textes.

Cette compilation a été présentée à la bibliothèque de Prendeignes le dimanche 2 octobre 2016 et au Carré à l'Astrolabe à Figeac le samedi 8 octobre 2016.

Merci aux Services culturels du Grand-Figeac, à l'association Le Pilou et à la Mairie de Prendeignes pour leur accueil.

La page de couverture et les illustrations insérées dans la compilation
ont été réalisées par Mathilde Joly: www.mathilde-joly.net

La photo est de Jean-Luc M.

L'illustration de la quatrième de couverture a été réalisée par Aldo Gari.

Le graphisme est réalisé par Didier van Pottelsberghe.

Le présent exemplaire ne peut être vendu.
Téléchargeable sur www.collectifsdecrits.org

D/2016/13.013/5



Aide-2014

Collectifs d'écrits

Réseau d'écritures littéraires et sociales pour le bien commun

www.collectifsdecrits.org

Scripta Linea
ASBL